

Vân Dung Le Flanchec et Claire Stolz (éd.)

STYLES

GENRES, AUTEURS

6. La Suite du roman de Merlin, *Marot, Molière, Prévost, Chateaubriand, Saint-John Perse*

Marot / Lecointe – 979-10-231-1996-1

PUPS 

Remerciements

Nous tenons à exprimer notre plus vive reconnaissance à Jean-Dominique Beaudin, Gérard Berthomieu, Jean-Louis de Boissieu et Françoise Rullier-Theuret pour leurs relectures attentives, si précieuses, des articles de ce volume.

Notre gratitude va également à Georges Molinié qui, malgré ses multiples obligations, nous a fait l'honneur et l'amitié de préfacer ce recueil.

Vân Dung Le Flanchec et Claire Stolz

STYLES, GENRES, AUTEURS N° 6

TRAVAUX DE STYLISTIQUE ET DE LINGUISTIQUE FRANÇAISES

Collection dirigée par Olivier Soutet

Série « Bibliothèque des styles »

1. *Styles, genres, auteurs*

Ronsard, Corneille, Marivaux, Hugo, Aragon

2. *Styles, genres, auteurs*

Montaigne, Bossuet, Lesage, Baudelaire, Giraudoux

3. *Styles, genres, auteurs*

La chanson de Roland, Aubigné, Racine, Rousseau, Balzac, Jaccottet

4. *Styles, genres, auteurs*

La Queste del Saint Graal, Louis Labé, Cyrano de Bergerac, Beaumarchais, Tocqueville, Michel Leiris

5. *Styles, genres, auteurs*

Marguerite de Navarre, cardinal de Retz, André Chénier, Paul Claudel, Marguerite Duras

La Réécriture : formes, enjeux, valeurs autour du Nouveau Roman

par Anne-Claire Gignoux

René Char : une poétique de résistance. ÊTRE et FAIRE dans les Feuilletts d'Hypnos

Isabelle Ville

Série « Études linguistiques »

Empirical Issues in Formal Syntax and Semantics 4

Questions empiriques et formalisation en syntaxe et sémantique 4

C. Beyssade, O. Bonami, P. Cabredo Hofherr, F. Corblin (dir.)

Référence nominale et verbale, Analogies et interactions

par Maria Asnes

Par les mots et les textes. Mélanges de langue, de littérature et d'histoire des sciences médiévales offerts à Claude Thomasset

Danièle James-Raoul et Olivier Soutet (dir.)

La Polysémie

Olivier Soutet (dir.)

Cohérence et discours

Frédéric Calas (dir.)

Indéfini et prédication

Francis Corblin, Sylvie Ferrando et Lucien Kupferman (dir.)

Études de linguistique contrastive

Olivier Soutet (dir.)

Langue littéraire et changements linguistiques

Françoise Berlan (dir.)

*Vân Dung Le Flanchec et
Claire Stolz (éd.)*

STYLES
GENRES, AUTEURS
n°6



PRESSES DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Ouvrage publié avec le concours de l'UFR de Langue française
et l'Équipe « Sens, texte et histoire » (EA 2568) de l'Université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006

© Sorbonne Université Presses, 2021

ISBN édition papier : 2-84050-476-6

PDF complet : 979-10-231-1993-0

Molinié – 979-10-231-1994-7

Merlin / Marcotte – 979-10-231-1995-4

Marot / Lecoindre – 979-10-231-1996-1

Marot / Vignes – 979-10-231-1997-8

Molière / Gaudin-Bordes – 979-10-231-1998-5

Molière / Hache – 979-10-231-1999-2

Prévost / Salvan – 979-10-231-2000-4

Prévost / Steuckardt – 979-10-231-2001-1

Chateaubriand / Guyot – 979-10-231-2002-8

Perse / Gardes Tamine – 979-10-231-2003-5

Perse / Vallespir – 979-10-231-2004-2

Maquette et réalisation de l'édition papier : Compo-Méca s.a.r.l. (Mouguerre)

d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

versions PDF : 3d2s/Emmanuel Marc Dubois

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

DEUXIÈME PARTIE

CLÉMENT MAROT

UNE POÉTIQUE DE L'IMPERTINENCE
LA LIAISON NON PERTINENTE
DANS L'ADOLESCENCE CLÉMENTINE

Jean Lecoïnte
Université de Poitiers

Ce que le xvii^e siècle appellera le « badinage » marotique ressortit pour une large part, intuitivement, à une allure sautillante, à des effets de décrochement, de pirouette. La Fontaine, autre poète impertinent et à l'occasion irrévérent, ne s'y est pas trompé, chez qui l'on perçoit souvent comme un écho à peine étouffé de ce modèle devenu alors canonique¹ : « Même il m'est arrivé quelque fois de manger – Le berger ». Rien de plus hasardeux, évidemment, que de rendre compte d'une manière d'écrire aussi subtile en termes strictement techniques. C'est pourtant ce que nous voudrions tenter ici – sans engagement de résultats – en nous appuyant sur la notion de « liaison non pertinente ». La linguistique récente a fait une place de plus en plus centrale à la notion de pertinence, en des acceptions toutefois un peu différentes les unes des autres, qu'il s'agisse de la « maxime de pertinence » de Grice², ou de la définition plus large qui fonde la pragmatique de la pertinence chez Sperber et Wilson³. Par ailleurs les théoriciens des figures parlent de « figures de non-pertinence » dans un sens proche, mais qui ne se superpose pas tout à fait aux précédents⁴. Nous définirons le terme à partir d'un énoncé corollaire, qui nous permettra de recouper dans une large mesure, de biais, la plupart de ces emplois : on parlera de liaison non pertinente quand un élément d'un énoncé vient invalider à quelque degré les anticipations interprétatives du récepteur, telles qu'elles ont été amorcées par le contexte antérieur⁵. Comme Sperber et Wilson, nous comprenons la non-pertinence en termes de degré : forte, dans le cas d'une contradiction logique, comme pour un oxymore, elle peut être beaucoup plus faible, dans celui d'une simple rupture de ton. On rappellera que tout récepteur fait bénéficier tout énoncé

1 Monferran (2001).

2 Reboul et Moeschler (1998) ; Mercier-Lecat (2003).

3 Sperber et Wilson (1989).

4 Fromilhague (1995) ; Molinié (1992).

5 Nous parlerons d'anticipation et d'antériorité pour la commodité de l'exposé, mais il ne faudrait pas prendre ici ces termes en un sens strictement temporel.

linguistique d'une « présomption de pertinence » : la liaison non pertinente ne se résout donc pas en un simple constat d'anomalie, elle appelle un réajustement interprétatif, au « coût » plus ou moins important, et aux résultats plus ou moins satisfaisants.

La pratique marotique de la liaison non pertinente culmine dans ce genre littéraire dont Sébillet⁶ lui attribue la paternité, le « coq-à-l'âne » ; le décrochement perpétuel de propos ne vient pas seulement y déconcerter le lecteur, il est évidemment porteur de sens, les rapprochements incongrus se désignant comme gros d'allusions, surtout satiriques – certes pas toujours claires pour le lecteur moderne :

28

A Romme sont les grands Pardons,
Il fault bien que nous nous gardons
De dire, qu'on les appetisse :
Excepté que gens de justice
Ont le temps après les Chanoynes.
Je ne vey jamais tant de Moynes,
Qui vivent, et si ne font rien⁷.

L'invalidation apparente des connexions discursives comme « excepté que » – non-pertinence forte – n'empêche nullement de percevoir plus d'une connexion « sub-logique » entre les indulgences, les gens de justice, les chanoines et les moines, sans doute pas pour leur plus grand avantage⁸. Rien de plus pertinent, et impertinent, que la liaison non pertinente.

Il n'y a pas de coq-à-l'âne dans *L'Adolescence clémentine*. Il est cependant permis d'y déceler la présence d'une série de « stylèmes marotiques », qui jouent sur les structures stylistiques dont le coq-à-l'âne représente un cas limite, à la fois supérieurement représentatif et un peu aberrant⁹.

On pourrait envisager d'emblée de présenter, sous forme taxinomique, une typologie des liaisons non pertinentes dans *L'Adolescence*. Il nous paraît toutefois plus éclairant de nous pencher sur certains contextes privilégiés dans lesquels

6 Sébillet, éd. Goyet (1990), p. 130.

7 Marot, « L'Épître du Coq en l'Asne à Lyon Jamet », v. 11-17, *La Suite de l'Adolescence clémentine, Œuvres poétiques*, éd. G. Defaux, Paris, Garnier, 1996, p. 310.

8 Vraisemblablement si les gens de justice – du Parlement de Paris – sont occupés à inquiéter les chanoines – de Notre-Dame – à la suite d'abus ecclésiastiques quelconques – connus du lecteur du temps, du moins connivent –, ils ont moins de loisir pour tenter comme d'habitude des procès d'hérésie aux détracteurs de la papauté. Les loups se mangent entre eux, ce qui ne suffit cependant pas à rassurer leurs proies éventuelles.

9 Clavaz (2000) ; Rouget (1997).

se manifestent chez Marot les faits de non-pertinence, sous une forme tout spécialement « marotique ».

Le plus notable de ces lieux d'impertinence est l'enjambement¹⁰, et, comme lieu plus notable dudit lieu, se présentera d'abord à nous le cas du « rentrement » du rondeau. On le sait, à la fin du xv^e siècle, la reprise du premier vers du rondeau s'est réduite à un élément initial bref¹¹. Le rondeau « à rentrement », dès avant Marot (Clément), a un je ne sais quoi de marotique¹². Cela tient pour une part à l'enjambement, obligé, avec détachement d'un syntagme bref, mais plus encore à ces principes que Marot énonce, après tous les manuels, dans le Rondeau I : « Clouez tout court, rentrez de bonne sorte – En un rondeau »¹³. C'est-à-dire que l'énoncé doit déjà donner une impression de complétude sémantique avant l'addition du rentrement. On pourrait penser que, dès lors, le rentrement est condamné à ne porter que sur des constituants inessentiels, compléments de phrase, adverbiaux exphrastiques, etc. Tout au contraire ; ce type de rentrement est plutôt suspect, comme on peut le déduire de la pratique aussi bien que de la théorie, énoncée par le même rondeau I, véritable « art du rondeau » marotique : Marot y condamne l'emploi d'« un vocatif, comme “maître Clément” » qui « Ne peut faillir rentrer par huis ou porte ». L'on peut étendre cette condamnation, du « vocatif » à tous les syntagmes de statut comparable que nous venons d'envisager. Trop facile, pas assez piquant. Reste à introduire un élément qui, plus essentiel, s'intégrera au noyau phrastique, mais sans compromettre la complétude sémantique apparente du vers précédent. Cette exigence implique presque automatiquement un effet de liaison non pertinente, puisque le lecteur croira que la phrase est finie, et s'apercevra qu'elle continue, avec un élément nouveau, exigeant réinterprétation, sémantique ou syntaxique, de la clause antérieure : le procédé le plus simple est l'usage d'un verbe susceptible à la fois d'emplois transitifs et intransitifs, directs ou indirects ou, plus généralement, le recours à des expansions « essentielles facultatives »¹⁴.

10 Compris en un sens large, celui de franchissement de la rime par la syntaxe, que l'énoncé se prolonge ou non jusqu'à la fin du vers suivant ; le cas le plus marquant, chez Marot, très fréquent, est la prolongation jusqu'à la césure du vers suivant. Voir Jean Lecoïnte, « Résolution et balancement : réflexions sur l'enchaînement des vers dans les odes héroïques de Ronsard », *Styles, Genres, auteurs*, 1, PUPS, 2001, p. 39-52.

11 Sans doute par influence des notations abrégées de la reprise. Voir Mantovani (1997) et la bibliographie afférente ; Cornilliat (1994).

12 Les « marotiques » du xvii^e siècle auront une prédilection pour cette forme.

13 *L'Adolescence clémentine*, éd. cit., p. 278.

14 Entendons des expansions qui peuvent être omises, mais au prix d'une modification, plus ou moins forte, du sens de la prédication, et en tout cas de l'extension de son domaine de validité.

Ainsi avec un objet direct :

Que force est qu'il crie sans cesse
Au feu¹⁵.

Crier est recatégorisé d'intransitif en transitif direct, et la prédication passe du général au spécifique, le réajustement après l'enjambement créant l'effet de sautellement impertinent, voire de pique de dernière minute.

Un complément déterminatif de nom :

À plus indigner la nature
De Fortune¹⁶.

On relèvera un passage de la négation totale à la négation partielle :

Je ne saurais me tenir de parler
Tout au rebours¹⁷.

30

On arrive même à avoir affaire à des réassignations grammaticales très fortes ; ainsi de *que* pronom interrogatif à *que* conjonction :

Et pour autant regarde que tu fais
Trop hardiment¹⁸.

Du pronom démonstratif au déterminant :

Je te supplie use envers moi d'icelle
Grande vertu¹⁹.

On généralisera facilement à des compléments « circonstanciels » qui sont en réalité intégrés au noyau prédicatif : « Comme Dido », « Avant mes jours », « Là où savez », « En la baisant »²⁰.

Or tout se passe comme si cette disposition non pertinente caractéristique du rentrement du rondeau se diffusait, chez Marot, en d'autres positions, dans le rondeau même comme dans l'ensemble des genres, notamment dans les épîtres ; c'est la pratique, typiquement marotique, du « rentrement généralisé » :

15 *Rondeaux*, V, v. 6-7, éd. Roudaut, p. 281.

16 *Ibid.*, p. 304.

17 *Ibid.*, p. 286. « Ne pas se tenir de parler », en général, et de « parler tout au rebours », ce n'est évidemment pas exactement la même chose.

18 *Ibid.*, p. 177 : sans rentrement, il faut sans doute comprendre « ce que tu fais », et avec, « que tu agis ... ».

19 *Ibid.*, p. 329.

20 *Ibid.*, respectivement p. 172, 287, 288, 334.

Lorsqu'Enéas seule la délaissa

En son pays : tout ainsi Maguelonne [...]»²¹.

Le saut de vers du premier couplet de ce rondeau est exactement semblable à celui d'un rentrement, sinon que le discours reprend après l'hémistiche. Dans les épîtres aussi, et d'abord dans celle de Maguelonne, qui se conclut sur le rondeau précité, les exemples sont nombreux : « Que n'ai-je pris d'Atropos le venin – Avecques toi ? », « Que mon ami n'a pas voulu toucher – Qu'avec honneur »²², « C'est celle-là que j'aime le plus fort – Pour le présent »²³, etc.

Toute une configuration stratégique marotique, donc, à partir de la rime et de l'enjambement.

Ces « lieux d'impertinence » bien repérés, l'on pourra se rapprocher d'une typologie. Sperber et Wilson distinguent trois cas de non pertinence : l'énoncé en décalage avec le propos, l'énoncé redondant et pléonastique, l'énoncé manifestement contradictoire avec les énoncés antérieurs²⁴. Le premier cas s'applique bien au coq-à-l'âne proprement dit, mais il est rare dans *L'Adolescence*. Le second est plus fréquent. On pourrait le reconnaître dans la multiplication des redondances gratuites, pour la rime ou pour le vers, dans la « Petite épître » : « Mais moi à tout ma rime et ma rimaille », « Tant rimassa, rima et rimonna »²⁵. Un phénomène remarquable de « badinerie »²⁶ relevant de cette catégorie serait le « marotisme » fréquent de la réponse aux questions rhétoriques, évidemment superfétatoire : « Ne suis-je pas la seconde Médée ? – Certes oui »²⁷, « À votre avis ne la dois-je lâcher ? – Certes oui »²⁸, « Est-il possible, en vertu excellente – Qu'un corps tout seul puisse être possesseur – De trois beaux dons [...] ? Oui »²⁹, « As-tu aucune pique – Rencontre moi ? [...] Je crois que non »³⁰. On remarquera cependant que dans les derniers exemples, la valeur de la réponse est ambiguë, entre la confirmation redondante de la question rhétorique et son infirmation. On passe alors dans le troisième cas, de loin le plus usuel. Il est à

21 *Ibid.*, p. 173.

22 « Qu'avec honneur » ! Qu'alliez-vous penser...

23 *Ibid.*, p. 198. Pour l'avenir...

24 Sperber et Wilson, *op. cit.*, p. 185.

25 En ne perdant pas de vue la fréquence des polynômes synonymiques dans le style du XVI^e et la valeur figurale des répétitions.

26 Au sens du XVI^e, (pseudo) niaiserie.

27 *L'Adolescence*, éd. cit., p. 166.

28 *Ibid.*, p. 343.

29 *Ibid.*, p. 179.

30 *Ibid.*, p. 208.

noter qu'il rejoint la figure rhétorique de la correction ou de l'épanorthose³¹, dont l'importance centrale a déjà été justement soulignée par la critique, chez Marot³². Cette valeur est nette dans d'autres réponses à des questions plus ou moins rhétoriques : « Je rirai donc : non je prendrai tristesse. – Tristesse ? oui, dis-je toute liesse »³³, « O noble fleur laissez-vous périr – Votre servant par faute de liesse ? – Je crois qu'en vous n'a point tant de rudesse »³⁴. L'épanorthose fleurit par ailleurs librement, et là encore, imbriquée souvent avec le saut de vers : « Pour ta trop longue et fâcheuse demeure. – Fâcheuse est-elle, au moins en nos endroits »³⁵. « Quoique ne sois un tel bien desservant. – Mais quoi ? au fort, par loyaument servir – Je tâcherai à bien le desservir »³⁶, « Qui voulait son picotin, – Son beau petit picotin, – Non pas d'avoine »³⁷.

32

Rétrospectivement, on constate que, très souvent, l'ajustement à l'enjambement, « l'enjambement déceptif », dont nous avons analysé plus haut le dispositif, s'apparente à une épanorthose plus ou moins sarcastique. À tous les « Avec honneur », « Pour le présent », etc., on ajoutera les enjambements de clauses exceptives : « Et vous a trouvée sans si – Fors qu'êtes dame sans merci³⁸ », « De tous esprits tu dois être loué – Fors que du mien »³⁹. Nous voici donc de fait passé dans le domaine des figures, de non-pertinence⁴⁰. Après l'épanorthose, nous ferons leur place au zeugma, à la syllepse et aux amphibologies⁴¹ : « Corps, cœur et biens à Vénus faut livrer. – Le cœur la sert, le cœur grâce demande, – Et les biens font grâce au cœur délivrer »⁴², « Raison pourquoi ? Il n'est plus

31 Nous ne distinguerons pas les deux, pas plus que ne le font les théoriciens du xvi^e (voir Fouquelin, *Traités...*, éd. Goyet, p. 390, avec un exemple de Marot), même si pour Fontanier la correction opère dans la même phrase, l'épanorthose d'une phrase à l'autre – de toute façon nous ne croyons pas à l'existence de la phrase, surtout au xvi^e.

32 Voir de Buzon (1997) ; Chiron (1997).

33 *Ibid.*, p. 308. Avec une correction proprement dite dans le premier membre de phrase.

34 *Ibid.*, p. 348.

35 *Ibid.*, p. 194.

36 *Ibid.*, p. 198.

37 *Ibid.*, p. 369.

38 *Ibid.*, p. 355. Le lieu commun courtois acquiert un ton désinvolte par le biais de « l'enjambement déceptif ».

39 *Ibid.*, p. 294.

40 On pourra discuter de l'appartenance de l'épanorthose en général aux figures de non pertinence, mais elle en relève manifestement dans les cas que nous signalons.

41 Pas toujours faciles à distinguer : dans les mêmes énoncés, on peut parler de zeugma si l'on considère « l'alliage » des termes – régis – de nature différente, et de syllepse si l'on considère la variation de sens qui affecte *ipso facto*, le plus souvent, le terme recteur : on ne livre pas son cœur et ses biens tout à fait au même sens du verbe « livrer » ; de même pour « vêtu de probité... », « vêtir » au sens figuré et au sens propre.

42 *L'Adolescence*, « Le Temple de Cupido », p. 102. On remarquera encore l'enjambement, avec une rupture de ton sarcastique pour le troisième terme, proche elle aussi de l'épanorthose.

de bailleurs – Sinon de ceux lesquels dormiraient bien »⁴³. « Mais en louant plus hauts termes alloues – Que la Saint Jean, ou Pâques, ou Noué »⁴⁴, avec réassignation de sens par réajustement après l'enjambement.

On prendra maintenant en considération un bloc de figures, allant de la métaphore et l'hyperbole au paradoxe en passant par l'antithèse : c'est qu'en fait, le même jeu de liaison non pertinente, souligné en général par l'enjambement ou une rupture de ton, les tire toutes vers le paradoxe, en même temps que vers l'épanorthose. On prendra ainsi les *adynata* de la première églogue, figure relevant en soi de l'hyperbole et du paradoxe : Marot y introduit, précocement, l'enjambement⁴⁵, et, partant, « marotise Maro » :

Doncques plutôt cerfs légers et cornus
Vivront dans l'air : et les poissons tout nus
Seront laissés de leurs fleuves taris⁴⁶

La suspension à la rime vient souligner la discrédance du prédicat impossible par rapport aux propriétés essentielles de son sujet : le pathos lyrique bascule dans l'incongru.

Le même jeu vient affecter les métaphores attributives *in praesentia* du « Temple de Cupido » : « Le cimetière est un vert bois – Et les murs, haies et buissons. – Arbres plantés, ce sont les croix – *De profundis*, gaies chansons »⁴⁷ ; ou, avec enjambement : « Les petites chapelles saintes, – Sont chambrettes et cabinets »⁴⁸. L'ironie évidente, qui atténue la pesanteur de la correspondance allégorique convenue, tient à l'inversion de registre opérée lors de l'attribution métaphorique, effet renforcé à l'occasion par l'enjambement⁴⁹.

L'effet « déceptif » de celui-ci appuie souvent une interprétation antithétique et paradoxale, en même temps que « corrective », avec une nuance d'ironie souvent amère, de bien des formules : « En lieu de toi, las je vins accoler – De mes deux bras la flairante ramée »⁵⁰, « Hélas, ami, de prouesse la souche, – Oû

43 *Ibid.*, p. 201. Amphibologie sur « bailler » « donner », « ouvrir la bouche ».

44 *Ibid.*, p. 294. Amphibologie sur « louer », célébrer et donner en location, et « termes », mots et délais.

45 Inexistant dans le modèle latin et d'autres traductions contemporaines.

46 *L'Adolescence*, « La Première Églogue », p. 83-84.

47 *Ibid.*, p. 108.

48 *Ibid.*, p. 109.

49 Avec une métaphore déterminative, et un ton plus retenu, on trouve dans l'épître « À son ami Lyon » (*ibid.*, p. 212) : « J'ai des couteaux assez, ne te soucie – De bel os blanc », et une autre métaphore attributive : « Leur gaine, c'est ma gencive et ma bouche » (enjambement à la césure).

50 *Ibid.*, p. 164.

es allé ? »⁵¹, « Aventuriers émouvoir gros combats – Pour leur plaisir sur petites querelles »⁵², « Mais saurait-on si en oubli tu mets – Les tiens amis »⁵³ ; ou, avec amphibologie⁵⁴ : « Donner l'accord d'un coup de hacquebutte – D'un autre accord qu'épinettes et flûtes » ; et dans un rentrement, la pointe épigrammatique paradoxale, avec son aura érotique : « elle m'eût sucé l'âme – En la baisant »⁵⁵.

On pourrait s'en tenir là. Nous voudrions pourtant tenter une nouvelle « localisation » de la liaison non pertinente chez Marot, non plus, cette fois, par rapport à la versification, mais par rapport au contexte thématique. On identifie très vite plusieurs contextes privilégiés de la non-pertinence, et notamment du paradoxe « correctif ».

34

Le premier est le registre courtois. Le paradoxe, figure de non-pertinence majeure, en constitue traditionnellement un motif obligé, tant poétique qu'existential. Marot y recourt abondamment, après le *Roman de la Rose* et Charles d'Orléans, ou comme Pétrarque et les pétrarquistes, mais indépendamment d'eux, semble-t-il : ainsi le « Rondeau par contradictions »⁵⁶. Mais, très souvent, et notamment par le jeu de « l'enjambement déceptif », l'usage du motif par Marot l'infléchit plus ou moins fortement dans le sens de la distanciation, de l'humour, de l'ironie, voire du désabusement. On a déjà signalé plus haut nombre d'exemples de cette « déconstruction » de la lyrique courtoise, aussi précocement que dans le « Temple de Cupido ». L'enjambement marotique vient imprimer au paradoxe courtois la marque de l'inconstance – et de l'ironie – de « Fortune d'amour » : « Son cœur muable s'est rangé – Vers le changeant, couleur infâme »⁵⁷. « Je ne fais rien que requérir – Sans acquérir – Le don d'amoureuse liesse »⁵⁸, « Votre beauté qu'on voit florir – Me fait mourir »⁵⁹ : c'est le doux-amer convenu, mais avec un basculement décidé vers l'amer, non sans protestation. « Car tout vrai poursuivant – La loyauté suivant, – Aujourd'hui est déçu : – Et le plus décevant – Pour loyal est reçu »⁶⁰. On a glissé par enjambement du paradoxe courtois à la « correction » anti-courtoise,

51 *Ibid.*, p. 165. Par métalepse le « où es-allé ? » induit une inférence de possible trahison, en amère contradiction avec la « prouesse ».

52 *Ibid.*, p. 184.

53 *Ibid.*, p. 196 : l'enjambement manifeste la contradiction, avec reproche, entre l'oubli et l'amitié prétendue.

54 *Ibid.*, p. 188 : « hacquebutte », instrument de musique et arquebuse. Même effet aux vers 92-93 sur « Saint-Pol ».

55 *Ibid.*, p. 334.

56 *Ibid.*, p. 305.

57 *Ibid.*, p. 360.

58 *Ibid.*, p. 362.

59 *Ibid.*

60 *Ibid.*, p. 366.

du ravissement enamouré au persiflage. D'où les épanorthoses, explicites ou par enjambement, dans une autre chanson : « Amour au cœur me point – Quand bien aimé je suis : – Mais aimer je ne puis – Quand on ne m'aime point »⁶¹. Affaire de nuances, et de place à la rime.

On pourrait parler à ce propos de « paradoxe descendant », se chargeant d'une valeur dépréciative, parfois infinitésimale, mais suffisante pour donner un ton ; le procédé déborde le registre courtois, il peut servir aussi la satire sociale, ainsi la dénonciation du bellicisme pseudo-chevaleresque, comme on l'a vu. Il fleurit encore dans un registre théologique, et il en procède d'ailleurs presque toujours plus ou moins : il s'agit alors de rabaisser le « cuidier et présomption » humain, tout ce qui s'oppose à la « ferme fiance » évangélique, en Dieu, et en Dieu seul. Maguelonne en aura fait la cuisante épreuve, mais d'autres s'y froteront le poil :

la guerre

Où trop tôt s'est maint chevalier trouvé
Et maint grand homme à son dam éprouvé,
Maint bon courtaut y fut mis hors d'haleine,
Et maint mouton y laissa de sa laine⁶².

La guerre, ici, ne se mène qu'entre les draps, l'enjambement n'est qu'à la césure, mais le résultat est indifférent : on glisse vers une antithèse paradoxale qui met à mal bien des présomptions.

Sur un mode plus solennel, l'épanorthose révèle pleinement sa fonction de « correction théologique » dans la ballade « De Paix et de Victoire » :

Bon Temps adonc viendra France choisir,
Labeur alors changera pleurs en rire.
Ô que ces mots sont faciles à dire,
Ne sais si Dieu les voudra employer⁶³

Espoirs enthousiastes, légitimes, du poète et de ses compatriotes, mais attention ! *Soli Deo gloria* : « Gloire à Dieu seul, aux humains réconfort »⁶⁴.

Le paradoxe correctif théologique ne fonctionne toutefois pas chez Marot seulement dans ce sens « descendant » ; il peut aussi revêtir une orientation « ascendante », sans perdre pour autant, croyons-nous, toute valeur ironique, sous condition, évidemment, de réajustement.

⁶¹ *Ibid.*, p. 365.

⁶² *Ibid.*, p. 203.

⁶³ *Ibid.*, p. 259.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 337.

Déjà, en faveur de Maguelonne : « Aussi celui qui toute puissance a – Renvoya cil qui au bois la laissa – Où elle était »⁶⁵. Mais il s'agit au fond du paradoxe théologique central de l'œuvre, celui du rondeau 30, « Du Vendredi Saint » : « Deuil ou plaisir », avec le jeu d'épanorthose que nous avons étudié de près, et qui se redouble en un jeu d'enjambements dans la dernière strophe : « Ainsi la mort, qui le sauveur oppresse – Fait sur nos cœurs deuil et plaisir descendre »⁶⁶. Or il était déjà énoncé, et mis en forme marotique, dès la traduction des « Tristes Vers de Béroalde » :

Par quoi pécheur, dont l'âme est délivrée,
 Qui ce jourd'hui portes noire livrée,
 Réjouis-toi, prends plaisir pour douleur :
 Pour noir habit, rouge, et vive couleur :
 Pour pleurs, motets de liesse assignée⁶⁷.

36

Là encore, si le fond est du modèle latin, la manière est de Marot, notamment par le jeu des enjambements, et l'on est très près des métaphores paradoxales du « Temple de Cupido » : « *De Profundis*, gaies chansons ».

En matière de liaison non pertinente, nous voilà donc passés du paradoxe courtois au paradoxe mystique, ce qui ne nous fait apparemment guère sortir de motifs littéraires tout à fait traditionnels et conventionnels, quoique éventuellement pauliniens. On suggérera pourtant que la pratique marotique de la liaison non pertinente leur fait subir un déplacement, plus ou moins subreptice. Ce déplacement, nous l'avons déjà diagnostiqué dans le maniement du paradoxe courtois, investi d'une ironie sous-jacente, qui s'est révélée être une ironie fortement théologique. Mais n'y a-t-il pas aussi déplacement du paradoxe mystique à la faveur de cette couleur ironique, voire sarcastique, que lui maintient notamment le jeu de l'épanorthose, souvent par voie d'enjambement ? On n'a pas seulement affaire ici à la coalescence oxymorique, assez convenue, du « deuil » et du « plaisir », de la « douceur » et de la « mort », contradictoires accolés par le sentiment de l'indicible, mais restant d'une certaine façon intégrés à un même ordre. Chez Marot, il y a en plus l'effet de « décrochement », de pirouette, et comme un changement radical de plan : on est moins dans l'ordre du contraire que de l'altérité radicale. Le Dieu de Marot

65 *Ibid.*, p. 172 : le parallélisme des deux relatives périphrastiques « celui qui » - « cil qui », mises en regard de part et d'autre de l'enjambement, avec la confrontation de « Renvoya » en tête de vers, « laissa », à la fin, dit assez ce qu'il faut attendre des hommes (aux deux sens du mot).

66 *Ibid.*, p. 308.

67 *Ibid.*, p. 148. Marot a par ailleurs réécrit l'ensemble du texte, en systématisant dans la composition l'opposition larmes-joie, seulement esquissée dans le modèle.

se moque du monde, « littéralement et dans tous les sens » ; c'est un Dieu badin, et « baladin »⁶⁸. À côté d'une théologie de l'impertinence, il pourrait bien y avoir aussi chez Marot une impertinence théologique, et l'impertinence de Marot pourrait être théologique, aussi bien que sa théologie impertinente. On n'en attendait pas moins de ce mal pensant de l'Évangile.

Il y aurait alors plus qu'une coïncidence entre une telle approche du spirituel chrétien et celle à laquelle nous a habitués Paul Ricœur : sa poétique de « l'extravagance » biblique, qui s'attache à souligner, dans les textes scripturaires, notamment les paraboles évangéliques, moins la cohérence d'un exemple moral que des procédures de déplacement, de « désorientation », des noyaux d'incongruité, considérés comme les principaux vecteurs de l'accès du lecteur à la « refiguration » du monde et du texte⁶⁹. De la théologie poétique de Marot à la poétique théologique de Ricœur, nous aurions ainsi entrevu le cheminement d'une certaine sensibilité, tant littéraire que religieuse, issue de l'Évangélisme et de la Réforme. Son ironie s'exhibe volontiers en un contrepoint salutaire – peut-être excessif aussi, à sa manière – aux excès lyriques de diverses religiosités compassionnelles, mais ne proposerait-elle pas en fin de compte une forme nouvelle et incisive de *meditatio de morte Christi*, dont la « considération » centrale serait celle de l'ironie de la Croix ?

68 C'est – on le sait – le titre d'un ouvrage d'attribution contestée, mais que la critique s'accorde de plus en plus à considérer comme le dernier de Marot.

69 Ricœur (2001), en particulier p. 224-236.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Marot Clément, *L'Adolescence clémentine*, éd. François Roudaut, Paris, Le Livre de Poche Classique, 2005.
- Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, éd. F. Goyet, Paris, Le Livre de Poche, 1990.

38

THÉORIE LINGUISTIQUE

- Fromilhague, Catherine, *Les Figures de style*, Paris, Nathan Université, 1995.
- Mercier-Leca, Florence, *L'Ironie*, Paris, Hachette supérieur, 2003.
- Molinié, Georges, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Livre de Poche, 1992.
- Reboul, Anne et Moeschler, Jacques, *La Pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication*, Paris, Seuil, Points Essais, 1998.
- Ricœur, Paul, *L'Herméneutique biblique*, présentation par F.-X. Amherdt, Paris, Cerf, 2001.
- Sperber, Dan et Wilson, Deirdre, *La Pertinence. Communication et cognition*, trad.A. Gerschenfeld et D. Sperber, Paris, Minuit, 1989.

ÉTUDES SUR MAROT

- Chiron, Pascale, « Les styles de Marot », *L'Information grammaticale*, Paris, 72-1997, p. 21-24.
- Clairvaz, David, *Ce que j'ay oublié d'y mettre*, Fribourg (Suisse), Éd. universitaires, 2000.
- Cornilliat, François, « Or ne mens ». *Couleurs de l'éloge et du blâme chez les « Grands Rhétoriciens »*, Paris, Champion, 1994 (en particulier p. 173-338).
- De Buzon, Christine, « Le dialogue poétique dans l'Adolescence clémentine », *Clément Marot, L'Adolescence clémentine*. Actes de la journée d'étude du 8 novembre 1996 de l'Université Paris 7-Denis Diderot, textes réunis par Simone Perrier, *Cahiers Textuel* n° 16, janvier 1997, Paris, 1997, p. 23-46.
- Giroit, Jean-Eudes, *La Poétique du coq-à-l'âne : autour d'une version inédite du « grup » de Clément Marot, La Génération Marot. Poètes français et néo-latins : 1515-1550*, Actes du colloque international de Baltimore (5-7 décembre 1996), réunis et présentés par Gérard Defaux, Paris, Champion 1997, p. 315-346.

- Huchon, Mireille, « Rhétorique et poétique des genres : *L'Adolescence Clémentine* et les métamorphoses des œuvres de prison », *Le Génie de la langue française, Autour de Marot et de La Fontaine*, J.-Ch. Monferran (éd.), Fontenay, ENS éditions, 1997, p. 53-72.
- Huchon, Mireille, « Rhétorique de l'épître marotique », *Clément Marot et « L'Adolescence clémentine »*. *Journées d'études du XVI^e siècle de l'Université de Nice-Sophia Antipolis*, C. Martineau-Géniéys (éd.), Nice, Association des Publications de la Faculté des Lettres de Nice, 1997, p. 39-57.
- Kotler, Éliane, « Des contrastes énonciatifs dans *L'Adolescence clémentine* », *Clément Marot et « L'Adolescence clémentine »*. *Journées d'études du XVI^e siècle de l'Université de Nice-Sophia Antipolis*, C. Martineau-Géniéys (éd.), Nice, Association des Publications de la Faculté des Lettres de Nice, 1997, p. 79-100.
- Mantovani, Thierry, « Sur le rondeau dit "parfait" de Clément Marot », *Clément Marot et « L'Adolescence clémentine »*, *op. cit.*, p. 59-77.
- Monferran, Jean-Charles, « Marot, le marotique et La Fontaine. Réflexions autour de "La Pension Poétique" », *Le Fablier. Revue des Amis de Jean de La Fontaine*, n° 13, *La Fontaine et l'héritage de l'Europe humaniste*, Actes du colloque de l'Institut de France 15 et 16 novembre 2001, p. 25-35.
- Noirot, Corinne, « *Rien de trop élevé, ni rien de fastueux* ». *Le style simple en poésie chez Clément Marot et Joachim du Bellay (1515-1560)*, Thèse, Université Grenoble-Stendhal et Rutgers University, 2005.

RÉSUMÉS

STÉPHANE MARCOTTE

p. 11

RUDIMENTS D'UNE POÉTIQUE MÉDIÉVALE APPLIQUÉS À LA *SUITE DU ROMAN DE MERLIN*

L'œuvre médiévale, en raison de son mode de transmission (copie) et de constitution (dans le cas présent, assemblage de plusieurs manuscrits, qui brouillent en partie le dess(e)in initial, exige une approche stylistique particulière, qui portera moins sur la *langue* (altérée dans toutes ses composantes) que sur *l'écriture* (*i. e.* un ensemble de procédés formels qui caractérisent un genre et, au moyen âge, une matière) et les *données psychiques* (conscientes ou inconscientes, inscrites dans la structure de l'œuvre, ses symboles, ses motifs), qui subsistent après le délavage dû aux plus ou moins nombreux passages à la machine à copier.

171

JEAN LECOINTE

p. 27

UNE POÉTIQUE DE L'IMPERTINENCE : LA LIAISON NON PERTINENTE DANS L'*ADOLESCENCE CLÉMENTINE*

Cet article se propose d'isoler l'essence du « badinage » marotique en s'appuyant sur la notion linguistique de non-pertinence, courante en théorie des figures, et définie ici comme une procédure de mise en échec, plus ou moins importante, des anticipations interprétatives du lecteur par le fil du discours. Cet aspect saillant de la manière marotique se découvre en effet non seulement dans la structure du « rentrement » du rondeau, à la fois « clos » (complétude sémantique apparemment atteinte avant le rentrement) et « ouvert » (intégration sémantique du rentrement à la clause, sous couvert le plus souvent de réinterprétation, au moins syntaxique), mais encore dans l'ensemble des discours et des genres, en particulier dans l'épître, à des lieux stratégiques, surtout à la césure et à la rime, que le discours franchit par enjambement, avec une rupture plus ou moins forte de sa linéarité syntaxique ou sémantique. La non-pertinence, la rupture d'interprétation, qui induit réinterprétation rétrospective, le plus souvent malicieuse, manifeste un *éthos* désinvolte, une *sprezzatura* liée tout à la fois à la sociabilité de cour et à la mise en relief rhétorique et métrique des grands paradoxes mystiques, souvent d'origine paulinienne. On suggérera chez Marot une fusion graduelle de ces deux registres autour d'un même « stylème » du décrochement, au bénéfice d'une théologie de l'impertinence, qui se retourne aisément en une impertinence théologique.

« RENTREZ DE BONNE SORTIE » : LE RENTREMENT DES RONDEAUX DANS L'ADOLESCENCE
CLÉMENTINE

À partir d'un étude grammaticale du rentrement dans les rondeaux de Marot, cet article montre en quoi ils répondent aux exigences des théoriciens concernant le rentrement du rondeau (répétition du 1er hémistiche du 1er vers à la fin de chaque strophe) et s'interroge sur l'importance réelle de cette règle dans la réussite des rondeaux marotiques. Il s'agit donc d'une contribution importante à la réflexion critique sur l'esthétique de cette forme fixe qui a connu une grande vogue jusqu'au XVI^e siècle.

« AH, AH ! LE DÉFUNT N'EST PAS MORT » : FORMES DISCURSIVES ET EFFETS
PRAGMATIQUES DE LA CONTREFAÇON DANS *LE MALADE IMAGINAIRE* DE MOLIÈRE

172

Le terme *contrefaçon* ne figure pas dans le *Dictionnaire* de l'Académie, mais le verbe *contrefaire*, utilisé par Toinette et Argan dans la scène 11 du dernier acte du *Malade Imaginaire*, s'organise autour de trois quasi synonymes qui dessinent une sorte de gradation, de la plus fidèle à la moins fidèle des représentations : « imiter », « déguiser » et « déformer, rendre difforme ». On se propose de montrer ici comment le motif littéraire et dramatique de la contrefaçon, courant dans le genre comique et chez Molière, se décline au niveau discursif en divers phénomènes de superposition et d'hybridation des voix (voix des personnages locuteurs ou voix des personnages énonciateurs). La prise en compte de l'autre dans le discours représenté permet de reconsidérer les effets et enjeux pragmatiques de la contrefaçon, qui par la mise en forme polyphonique qu'elle induit, tant au plan lexical qu'au plan syntaxique et discursif, agence les points de vue énonciatifs de manière plutôt inattendue, autour de la notion d'« accommodement ».

« VOICI QUI EST PLAISANT » : L'EMPLOI DES PRÉSENTATIFS *VOICI* ET *VOILÀ* DANS LE
MALADE IMAGINAIRE DE MOLIÈRE

Les occurrences du couple *voici/voilà* relevées dans *Le Malade Imaginaire* sont nombreuses et variées, nécessitant un classement syntaxique qui fait apparaître des structures parfois complexes ou ambiguës ; cette étude prend en compte à la fois les emplois du présentatif avec un prédicat simple de nature nominale et deux types de construction permettant une double prédication, à savoir la construction canonique de la mise en relief avec proposition relative, et celui,

plus rare, de l'attribut de l'objet. Les emplois de *voici/voilà* méritent en outre une réflexion stylistique, car loin de se limiter à la fonction déictique caractéristique de cette catégorie, ils sont un support privilégié de modulations expressives, de la colère à la raillerie ironique.

GENEVIÈVE SALVAN

p. 93

LA REPRÉSENTATION DES DISCOURS DANS *CLEVELAND* : LE JEU DE L'ALTÉRITÉ ET DE LA VRAISEMBLANCE

Ce travail se propose d'étudier quelques variantes contextuelles des formes canoniques du discours rapporté dans *Cleveland*, variantes liées aux fluctuations de distance entre l'énonciation primaire et les énonciations secondaires. Certes, la gestion de l'hétérogénéité énonciative est au cœur du dispositif énonciatif du roman-mémoires, et répond en cela à une exigence générique. Mais les faits de négociation de l'altérité énonciative que nous étudions induisent des effets stylistiques propres à rendre compte du mouvement énonciatif – à la fois *mouvance* et *émotion* – qui caractérise la voix du mémorialiste.

AGNÈS STEUCKARDT

p. 111

RÉFÉRENCE ET POINTS DE VUE : LES DÉSIGNATIONS DE CROMWELL DANS *CLEVELAND*

C'est à partir de la référence à la réalité historique que le roman-mémoires conduit le lecteur vers un univers de fiction. Dans *Cleveland*, l'ancrage initial de la référence est le personnage de Cromwell, que Prévost donne pour père à son héros-narrateur. L'étude des expressions référentielles permet de montrer l'abandon progressif de la désignation par *mon père* et son remplacement par le nom propre *Cromwell*. La multiplication des points de vue et le cheminement intérieur du narrateur détachent ainsi le narrateur, et donc le lecteur, du lien qui amarrait l'univers romanesque à l'Histoire.

ALAIN GUYOT

p. 125

LE DISCOURS SAVANT DANS *L'ITINÉRAIRE* : ÉVITEMENTS, ESCAMOTAGES, INTÉGRATIONS ET DÉTOURNEMENTS

La position de Chateaubriand à l'égard de la matière savante est loin d'être claire dans *l'Itinéraire*. Conscient de devoir respecter d'une manière ou d'une autre le cahier des charges imposé par la tradition viatique, il sait aussi que son public ne reçoit pas toujours favorablement l'érudition véhiculée par le récit de voyage et que cette dimension, souvent pesante, s'intègre mal à son propre projet littéraire. Il est donc forcé de recourir à des expédients stylistiques

pour éviter, évacuer, escamoter ou intégrer les inévitables remarques d'ordre informatif ou érudit qui émaillent l'*Itinéraire*. Mais se prenant parfois au jeu, il met à profit son talent d'écrivain et sa science de la rhétorique pour offrir à son lectorat des séquences où se combinent harmonieusement matière savante et recherche de style, science et littérature.

JOËLLE GARDES TAMINE

p. 141

LA PÉRIPHRASE CHEZ SAINT-JOHN PERSE

Dans la tradition rhétorique, la périphrase est une figure qui permet d'atteindre et d'exprimer l'unité du monde, elle répond donc à une impérieuse nécessité pour Saint-John Perse au moment où il écrit *Vents*, dans un monde qui a perdu ses repères. Après avoir fait un point sur les définitions de la périphrase, cet article en analyse les différentes réalisations figurales (à partir de métaphores, de métonymies, de synecdoques ou d'antonomases).

174

On s'attache ensuite à montrer que, chez Saint-John Perse, la périphrase participe à la poétique de la célébration du monde. En effet, elle a des affinités particulières avec l'amplification : elle déploie le monde au lieu de le résumer comme le ferait la dénomination directe. Souvent obscure, elle a aussi une fonction d'hermétisme, participant ainsi à la construction d'une parole constituée en rituel poétique, même si elle n'est pas toujours dénuée d'humour...

MATHILDE VALLESPIR

p. 153

CONNEXION ET LOGIQUE POÉTIQUE : D'UNE LOGIQUE D'ATTÉNUATION

Logique et poésie moderne sont traditionnellement opposées. Pourtant, dès lors que l'on accepte que la poésie s'écrit dans la langue, à partir des structures d'une langue, s'impose la question de sa dimension logique.

L'objet de cet article est ainsi de s'interroger sur la logique propre à la langue de Saint-John Perse, et tout particulièrement dans *Vents*.

Cette logique, entendue dans son sens le plus large, comme organisation structurelle et hiérarchique de la langue, tient en effet une place problématique dans l'œuvre de Saint-John Perse : si d'une part la critique souligne le haut degré de rhétoricité de sa poésie (qui suppose donc une organisation du discours), elle met d'autre part en valeur le caractère atypique de sa syntaxe, soulignant notamment la large proportion de phrases nominales dans cette œuvre.

C'est d'un point de vue préférentiellement syntaxique que nous aborderons le problème : l'étude porte ainsi sur les « connecteurs enchâssants », c'est-à-dire les subordinants. Après avoir tenté une cartographie de ces connecteurs, en

s'interrogeant sur leur représentativité relative, et avoir alors constaté la faible représentation de connecteurs enchâssants à forte portée logique (on propose ainsi une typologie de ces connecteurs selon leur puissance logique), on constate que le texte dispose les conditions d'une atténuation de ses articulations logiques, tout d'abord en dissimulant les liens de dépendance syntaxique, puis en substituant aux connecteurs « enchâssants » des connecteurs non enchâssants, enfin, en usant de tours propres à effacer les relations logiques entre propositions.

TABLE DES MATIÈRES

Georges Molinié La stylistique aux concours.....	7
--	---

PREMIÈRE PARTIE : LA SUITE DU ROMAN DE MERLIN

Stéphane Marcotte Rudiments de poétique médiévale appliqués à la <i>Suite du roman de Merlin</i>	11
--	----

DEUXIÈME PARTIE : CLÉMENT MAROT

Jean Lecointe Une poétique de l'impertinence : la liaison non pertinente dans <i>L'Adolescence clémentine</i>	27
--	----

Jean Vignes « Rentrez de bonne sorte » : le rentrement des rondeaux dans <i>L'Adolescence clémentine</i>	41
---	----

TROISIÈME PARTIE : MOLIÈRE

Lucile Gaudin-Bordes « Ah, ah ! le défunt n'est pas mort » : formes discursives et effets pragmatiques de la contrefaçon dans <i>Le Malade imaginaire</i> de Molière.....	57
--	----

Sophie Hache « Voici qui est plaisant » : l'emploi des présentatifs <i>voici</i> et <i>voilà</i> dans <i>Le Malade imaginaire</i> de Molière.....	73
--	----

QUATRIÈME PARTIE : PRÉVOST

Geneviève Salvan La représentation des discours dans <i>Cleveland</i> : le jeu de l'altérité et de la vraisemblance.....	93
---	----

Agnès Steuckardt Référence et points de vue : les désignations de Cromwell dans <i>Cleveland</i>	111
--	-----

177

STYLES, GENRES, AUTEURS N° 6 • PUPS • 2006

CINQUIÈME PARTIE : CHATEAUBRIAND

Alain Guyot

Le discours savant dans l'*Itinéraire* : évitements, escamotages et intégrations..... 125

SIXIÈME PARTIE : SAINT-JOHN PERSE

Joëlle Gardes Tamine

La périphrase chez Saint-John Perse..... 141

Mathilde Vallespir

Connexion syntaxique et logique poétique : d'une logique d'atténuation..... 153

Résumés 171